Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 13

Artikel: Les trois aveugles de Compiègne : (fabliau du XIIIe siècle)
Autor: Albert, Philippe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194199

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-deuxième année. N° 13. Samedi 31 mars 1894.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
SUISSE: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* ou du *1er octobre.*

Conférences Flammarion.

Les phénomènes célestes. Les petits agréments de ce bas monde.

Nous arrivons malheureusement trop tard pour rendre compte de la première conférence de M. Flammarion, à laquelle nous avons eu le plaisir d'assister, car tous nos confrères de la presse l'ont fait avec détails dans le courant de la semaine. Quelques-uns ont dit que cette conférence n'avait rien appris de nouveau à ceux qui avaient lu les ouvrages du savant astronome; c'est peut-être vrai pour quelques-uns, mais aussi combien de personnes qui ne les ont pas lus ou n'ont pas eu le loisir de les méditer avec fruit, absorbés comme nous le sommes par les préoccupations de la vie enfiévrée de notre époque.

Et d'ailleurs le grand charme était d'entendre l'auteur lui-même nous donner là, en moins de deux heures, une idée générale de notre système solaire et des phénomènes grandioses qui y président.

Qui n'a pas été vivement impressionné par la description vraiment écrasante pour les faibles conceptions de l'esprit humain, de cette atmosphère d'hydrogène rose qui enveloppe le globe solaire, et de laquelle s'élèvent ces éruptions, ces flammes gigantesques qui s'élancent en gerbes magnifiques jusqu'à dix mille lieues de hauteur!

Et combien d'autres merveilles encore, exposées si clairement et dans un si beau langage, par M. Flammarion, sur le mouvement des astres autour du grand centre d'attraction. Que de révélations scientifiques sur les progrès accomplis dans cette belle science du ciel!

Il y a loin de là à ce que pensaient nos aïeux sur l'astre du jour, source de toute lumière, de toute chaleur, de toute vie, de tout mouvement sur notre petit globe terrestre!

Nos aïeux n'avaient sur le soleil que des idées confuses, des notions d'une naïveté vraiment ingénue. Dans l'antiquité, on se le représentait comme un dieu parcourant quotidiennement la voûte céleste sur un char traîné par des coursiers, et plongeant chaque nuit dans l'Océan pour recommencer le lendemain la même course du ciel. On ne savait rien de son mouvement, de ses relations avec la Terre et le système planétaire en général; on ne savait rien sur sa constitution physique et chimique.

* * *

Oui, M. Flammarion a bien fait de venir nous dégager pour quelques instants des tristes réalités de la vie et nous élever vers ces régions éthérées, d'où nous ne sommes que trop vite redescendus, hélas!

Cependant, malgré toutes les splendeurs dont il vient de nous entretenir, il conviendra qu'il est encore sur notre pauvre terre quelques petits agréments. S'il nous disait le contraire, il suffirait de lui rappeler le fait suivant, que nous avons lu avec infiniment de plaisir, il y a huit ou dix ans, dans les journaux de son pays :

« L'aimable savant recevait depuis quelque temps des lettres pressantes d'un noble poète italien, l'invitant à venir le voir pour causer avec lui d'une affaire importante.

» M. Flammarion avait, paraît-il, quelque peine à se rendre à cette invitation. Il hésitait. Cependant, ayant demandé quelques informations sur son correspondant et ayant appris que c'était un personnage fort estimé, d'une ancienne famille de Florence alliée à Galilée, il se décida à faire le voyage.

» Arrivé à la villa de M. de X..., son hôte lui tendit les bras, le pressa avec affection sur son cœur et s'excusa de n'avoir pu faire lui-même le voyage de Paris.

» La journée se passa en excursions au bord de la mer et en conversations intéressantes. Après un magnifique dîner, le mystérieux personnage dit à son visiteur :

» — Mon cher Flammarion, je vais vous expliquer mes lettres. J'ai désiré vous voir, vous connaître, parce que je suis un admirateur passionné de vos ouvrages et de la science sublime de l'astronomie. Maintenant l'homme m'inspire autant de sympathie que l'écrivain. Voulez-vous m'accorder votre amitié?

» Flammarion répondit qu'il l'accordait de grand cœur.

» — Eh bien, reprit son hôte, je suis riche, très riche, et je n'ai pas d'autre luxe ni d'autre plaisir que d'être agréable à mes amis. Je vous considère comme le premier de tous. Pour sceller notre amitié, faites-moi la grâce d'accepter un domaine que je possède tout près de Paris. Le parc est vaste, les arbres sont séculaires, l'horizon est digne d'un astronome. C'est une solitude tranquille où vous pourrez travailler, rêver et observer les étoiles tout à votre aise.

» L'offre était faite si cordialement, que Camille Flammarion accepta. On dut se rendre dès le lendemain à l'étude du notaire, où les pièces étaient prêtes à signer. Et quelques jours après, le savant astronome revenait à Paris, ayant en portefeuille les lettres de possession d'une magnifique villa. »

Il faut avouer qu'à de telles conditions, il est vraiment bien agréable de faire de l'astronomie!

L. M.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'amusante histoire qui va suivre.

Les trois aveugles de Compiègne.

(FABLIAU DU XIIIe SIÈCLE)

Un jour, trois aveugles, prenant d'une main leur bâton et de l'autre leur sébille, partirent ensemble de Compiègne pour aller quêter aux alentours. Ils suivaient le chemin de Senlis et marchaient d'un pas fort délibéré.

Or, voilà qu'un jeune seigneur qui se rendait à un tournoi, suivi de son écuyer, les croise en route.

— Parbleu! dit-il, je vois des gens qui, pour des aveugles, me semblent avoir le pied bien prompt et bien assuré. Voudraient-ils se moquer des passants charitables? Hé! les amis, tenez! prenez ce besant et surtout ne manquez pas de vous le partager, car je le donne autant à l'un qu'à l'autre.

— Merci! grand merci! noble seigneur, répondirent les aveugles, et qu'en récompense Dieu vous réserve votre part dans son saint Paradis!

Mais, bien qu'il eût parlé très haut pour faire semblant de leur donner quelque chose, il ne leur avait, en réalité, rien donné. Cependant, chacun crut, de très bonne foi, que c'était son camarade qui avait pris le besant; si bien qu'après de nouveaux et très nom-

breux remerciements, ils continuèrent leur route, fort joyeux.

De son côté, le seigneur feignit de poursuivre son chemin; mais, à quelque distance, il mit pied à terre, confia son cheval à l'écuyer, lui ordonnant d'aller l'attendre aux portes de Compiègne, et rejoignit les trois aveugles aussi doucement que possible, bien résolu à les suivre, car il voulait avoir le cœur net de cette aventure.

Bientôt, celui qui paraissait être le chef de cette troupe s'arrêta.

— Camarades, dit-il, nous avons récolté bonne moisson, et m'est avis que pour aujourd'hui nous sommes assez riches. Retournons donc à Compiègne manger et boire le besant de ce brave chevalier. Il y a longtemps que nous ne nous sommes divertis : voici de quoi faire bombance, donnons-nous du plaisir.

Cette proposition fut accueillie par des bravos. Voilà donc nos trois mendiants revenant à Compiègne, et toujours suivis par le jeune seigneur. Arrivés dans la ville, ils entendirent crier par l'hôtelier, qui se tenait, selon la coutume, devant la porte de son hôtel, pour attirer les passants :

— Excellent vin de Soissons! délicieux vin d'Auxerre! poisson! bonne chère! et à tout prix! Entrez chez moi, messieurs les voyageurs, entrez chez moi, vous serez servis comme nulle part ailleurs.

Très alléchés et jugeant inutile de pousser plus avant, c'est là qu'ils s'arrêtèrent; puis, ayant bien fait observer que fort souvent il ne faut pas juger la bourse d'après les habits, ils ordonnèrent d'une voix haute, comme gens qui se sentent de l'argent en poche, qu'on leur apportât ce qu'il y avait de meilleur à l'office et dans le cellier.

Nicole — ainsi s'appelait l'hôtelier, accoutumé à voir des gens de cette espèce faire quelquefois, dans une partie de plaisir, plus de dépenses que d'autres en apparence plus aisés, les accueillit avec empressement et même avec respect. Il les conduisit dans sa plus belle salle, les pria de s'asseoir, de commander, assurant qu'il était en état de leur procurer ce qu'il y avait de plus recherché, de plus exquis dans tout Compiègne, et de leur apprêter de façon si délicate tous les plats qu'ils désireraient, que jamais de leur vie ils n'auraient mangé morceaux plus succulents.

Alors tout aussitôt, patron et valets de se mettre en cuisine. Un voisin même fut appelé à l'aide.

Enfin, à force de mains et de secours, on parvint à servir un dîner composé de cinq plats; et voilà nos trois aveugles à table, mangeant, riant, chantant, buvant à la santé de l'un et de l'autre, et faisant de grossières plaisanteries sur le chevalier qui avait eu la naïveté de leur donner une aussi grosse somme.

Or, vous comprenez bien que celui-ci les avait suivis à l'auberge avec son écuyer, et qu'ils étaient là, tous deux, écoutant ces joyeux propos. Ils voulurent même, pour ne rien perdre d'une scène aussi divertissante, dîner tout à côté, avec l'hôtelier, mais très modestement et comme personnes ayant à peine de quoi payer leur repas.

Les aveugles, pendant ce temps, occupaient la place d'honneur et se faisaient servir ni plus ni moins que des barons ou des marquis. Ils poussèrent leur joie jusque bien avant dans la nuit, et, pour terminer dignement une aussi belle fête, ils demandèrent chacun un lit et se couchèrent.

Le lendemain matin, l'hôtelier, qui ne tenait pas à garder davantage chez lui des voyageurs aussi bruyants, les envoya réveiller par son valet; puis, lorsqu'ils furent descendus, il fit le compte de leur dépense et demanda dix sous d'or.

C'était ce moment-là qu'attendait le malicieux seigneur. Afin d'en jouir tout à son aise, il s'était caché dans un coin, ne se voulant point montrer pour que sa présence ne pût gêner ni l'hôtelier, ni ses trois clients.

— Sire, dirent les aveugles, nous avons un besant, vous nous rendrez le reste.

L'hôtelier tend la main pour le recevoir, mais comme personne ne le lui offrait :

— Eh bien! fit-il, et ce besant?

— Donne-le, toi!

— Moi? mais je n'ai pas de besant.

— Et toi?

— Moi? mais je n'en ai pas davantage.

— A qui donc, de nous trois, le seigneur l'a t-il donné, ce besant?

— Pas à moi, en tout cas!

— A moi pas davantage!

— Encore moins à moi!

— Ah ça! truands, s'écria l'hôtelier fort en colère, croyez-vous que je sois ici pour vous servir de risée? Veuillez en finir, s'il vous plaît, et me payer tout de suite, sinon je vous étrille de la belle manière!

Ils recommencèrent alors à se demander l'un à l'autre le besant, se traitant de fripons, faisant un tel vacarme que l'hôtelier, furieux, tout en leur allongeant quelques maîtresses giffles, appela son valet, lui disant d'arriver bien vite avec de gros bâtons.

Le seigneur, dans son coin, riait à se pâmer, comme bien vous le pensez; puis, se montrant enfin, il joua l'étonnement :

— Qu'est-ce donc et pourquoi pareil tapage?

— Seigneur chevalier, répondit l'hôtelier, vous voyez trois marauds qui sont arrivés hier dans ma maison pour manger mon bien, et maintenant que je leur réclame mon argent, n'ont-ils pas l'insolence de me bafouer? Mais, de par tous les diables, il n'en sera pas ainsi, et avant qu'ils ne sortent...

— Doucement! doucement! sire Nicole, reprit le seigneur, si ces braves n'ont pas de quoi vous payer, vous devriez plutôt les plaindre que les blâmer, car jamais pauvreté ne fut vice. A combien se monte leur dépense?

— A dix sous d'or.

— Quoi! pour une pareille misère vous faites tant de bruit! Apaisez-vous, je paierai pour eux. Et pour ce qui me regarde, combien vous devrai-je?

— Cinq sous d'or, beau sire.

— Cela suffit! Ce sera quinze sous d'or que je vous donnerai! Laissez partir ces malheureux et sachez qu'affliger les pauvres est un grand péché devant Dieu!

Les aveugles, qui redoutaient la bastonnade, se sauvèrent, d'un seul bond, sans se faire prier, tandis que Nicole, ne craignant plus pour ses dix sous d'or, ne trouvait pas de paroles assez magnifiques pour louer la générosité du jeune seigneur.

— L'honnête homme! répétait-il à tout propos, l'honnête homme! Voilà comme il nous faudrait des seigneurs! Alors nous les respecterions! Mais malheureusement il s'en faut de beaucoup que tous lui ressemblent... Oui, sire! une si belle générosité ne restera pas sans récompense, et vous serez vainqueur au tournoi, c'est moi qui vous le prédis, foi de Nicole, qui ne s'est jamais trompé!

Au même instant, la messe sonnait à la paroisse.

— Connaissez-vous le curé qui va dire la messe? demanda le seigneur.

— Certes oui! et c'est un digne curé, si jamais il en fût.

— Vous avez alors toute confiance en lui?

— La plus entière confiance, sire.

— Et s'il vous promettait de vous payer les quinze sous d'or que je vous dois, m'en tiendriez-vous quitte?

— Assurément! Et de trente même, si vous me les deviez!

— Suivez-moi donc à l'église, je veux parler à votre curé.

Ils sortirent ensemble; mais auparavant, le seigneur avait recommandé à son valet de vite seller les chevaux et de les tenir tout prêts.

Le prêtre, lorsqu'ils entrèrent, était déjà revêtu des ornements sacerdotaux, et il allait chanter la messe : c'était un dimanche.

— Tout ceci sera fort long, dit le chevalier à l'hôtelier; je n'ai pas le temps d'attendre, il faut que je parte! Laissez que j'aille prévenir le curé avant qu'il commence. Il vous suffit, n'est-ce pas, d'avoir parole?

S'approchant alors du curé :

— Sire, lui dit-il tout bas, pardonnez-moi de venir à l'autel même pour vous parler dans un moment aussi solennel; mais entre gens de notre rang, tout s'excuse! Je suis un chevalier qui passe par votre ville, me rendant au tournoi; j'ai logé cette nuit chez un de vos paroissiens, que vous connaissez sans doute? Vous le voyez là, derrière nous. C'est un fort honnête homme et sans la moindre malice, mais son cerveau est malheureusement un peu faible, et hier soir il lui prit un accès de folie qui nous a tous empêchés de dormir. Il se trouve un peu mieux ce matin, grâce au ciel; cependant, comme il se sent encore quelque douleur à la tête et qu'il est plein de religion, il a voulu qu'on le conduisît à l'église et qu'on vous priât de dire pour lui tout seul un évangile, afin que Dieu le Père achève de lui rendre la santé.

— Très volontiers, répondit le curé.

Et se tournant vers son paroissien :

— Mon ami, attendez que j'aie chanté ma messe, je vous satisferai ensuite sur ce que vous désirez.

Nicole, croyant trouver dans ces paroles la promesse qu'il venait chercher, n'en demanda pas davantage. Il reconduisit le seigneur jusqu'à l'auberge, lui souhaita bon voyage et retourna à l'église attendre que le curé le payât.

Celui-ci, sa messe dite, vint avec son étole et son livre vers l'hôtelier :

— Mon ami, mettez-vous à genoux

— A genoux pour que vous me donniez mes quinze sous d'or! Pourquoi cette cérémonie?

— Vraiment, il avait raison, le chevalier, se dit en lui-même le curé, cet homme a un grain de folie.

Puis, prenant un ton plus doux :

— Allons, mon cher ami, ayez confiance en

Dieu, recommandez-vous à lui! Sans doute qu'il aura pitié de votre santé.

En même temps, il lui mit son livre sur la tête et commença son évangile.

Nicole, en colère, se dressa d'un bond, criant :

— Je n'ai que faire, en ce moment, de vos prières, monsieur le curé; il me faut mes quinze sous d'or; payez-les-moi, puisque vous m'avez promis à moi-même, avant de commencer votre messe, de me les payer.

— En vérité, Nicole, vous êtes fou, dit le curé.

— Je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir mon argent.

Mais au même moment, saisissant l'hôtelier par les pieds, par les mains, par le milieu du corps, et bien qu'il hurlât, qu'il écumât de rage, le curé, comme il l'avait promis au chevalier, lui passa son étole autour du cou et lui lut l'évangile d'un bout à l'autre sans lui faire grâce d'un seul mot. Puis, l'ayant copieusement aspergé d'eau bénite, il permit qu'on le lâchât.

— Retournez en paix chez vous, ami Nicole; grâce à mes prières, l'esprit du mal n'est plus en vous.

Comprenant enfin qu'il avait été joué par le seigneur et qu'il pouvait dire adieu à ses quinze sous d'or, Nicole revint à son hôtellerie, tout penaud, la tête basse, bien résolu, pour qu'on ne se gaussât pas de lui, à ne jamais parler de cette aventure. N'était-ce pas assurément ce qu'il avait de plus sage à faire?

PHILIPPE ALBERT.

Onna mâiti dè caïon.

Suivant ta bourse
Gouverne ta bouche,

desâi soveint noutron brâvo vîlhio menistrè po férè compreindrè que ne faillâi pas férè dâi folérâ avoué se n'ardzeint et que s'on n'avâi pas dè quiet s'accordâ dâo ruti et dâi z'iselettès, sè faillâi conteintâ dè lard et d'épenatsès. Et l'avâi bin réson. Clliâo qu'ont dè quiet, et que pâovont férè coumeint volliont, font à lâo fantasi; mâ lè pourro diablio dussont férè coumeint pâovont. Binsu que s'on a fauta dè lacé à l'hotô, on ne démandérâi pas mî què d'avâi 'na boune ermaille; mâ s'on n'a ni fein et ni ardzeint, sè faut conteintâ de 'na cabra.

Sami à la véva et Abran âo fifre étiont duè petitès dzeins que n'aviont ni grand tsédau, ni grossès courtenès et que renasquâvont dè s'atsetâ à tsacon on caïon, kâ cein cotè tantquiè qu'on pouéssè lo mettrè su lo trabetset, et faillâi pas s'esposâ à lo laissi affauti et crévâ dè fan; et portant on sè poivè pas passâ dè tsai et d'on bocon dè penna po mettrè dein la toupena à la fenna. On dzo que dévezâvont dè la tchertâ dâo teimps et diéro lè pourro aviont dè la peina à veri et tornâ, l'ont trovâ que sè porriont petétrè associyi po atsetâ on caïon eintrè lè dou; que cein lâo sarâi pe ési, kâ n'ein ariont què la mâiti à pâyi tsacon et lo nourretriont à tor, onna senanna tsi l'on et onna senanna tsi l'autro; et que quand sarâi ein état, sarâi bin ési dè lo sè partadzi, on iadzo tiâ. N'iavâi què la quiua, lo mor et la pétublia que lâo baillâ on momeint à distiutâ, et décidaront que s'arreindzériont ein tereint âi boutsès. L'ont don fé on syndicat po atsetâ cé caïon, et l'ont fé coumeint l'aviont de.

Mâ c'étâi dou fins retoo, et quand cein n'est venu lo momeint dè férè boutséri, n'ont pas étâ d'accoo po lo dzo. Sami sè peinsâvè que lo faillâi tiâ po qu'Abran l'aussè z'u onna senanna dè plie à nuri què li, kâ fâ adé pliési dè peinsâ que cein cotè on pou mé âi z'autro, et Abran sè peinsâvè lo mémo afférè, po que cein séyè Sami que l'aussè houit dzo dè plie; dè maniére et dè façon qu'on dzo, Abran, qu'avâi cartiulâ se n'afférè, s'ein va tsi Sami et lâi fâ :

— No faut tiâ lo caïon déman!

— Oh! pas onco, repond Sami, qu'avâi assebin comptâ lè senannès, lo faut gardâ onco houit dzo et te vas vairè diéro va onco prospérâ.

— Rein dè cein! fâ Abran, et coumeint Sami vollie onco borbottâ oquiè, Abran lâi dit :

— Eh bin, te faré coumeint tè voudré, Sami; por mè, n'ia pas! vu tiâ ma mâiti déman matin; ora, arreindze tè!

Ma fâi, Sami n'a pas su coumeint férè po gardâ sa mâiti onco onna senanna, et bon grâ, mau grâ, l'a dû sè resoudrè à férè coumeint cé tétu d'Abran a volliu.

Le Quadrille.

La lettre suivante nous est adressée par un de nos abonnés :

Monsieur le rédacteur,

Un de mes fils s'est marié l'autre jour, et nous étions un peu en fête par la maison. Vous comprenez que les jeunes ont voulu danser après le souper, c'est bien naturel. Mais, pendant ce temps, les vieux n'avaient que le regard.

Je suis pourtant encore aussi leste qu'eux quand je veux m'y mettre, mais ils ont à présent une manière de danser qu'on ne s'y reconnaît plus. Il n'y a guère plus que la valse pour nous autres; mais comme c'est la danse qui essouffle le plus, on en tourne une et puis on en a assez. Celle que j'aimerais savoir, pour ces occasions, malgré mes cinquante-deux ans bien sonnés, c'est le quadrille, qui m'a toujours plu et qui n'essouffle pas; c'est comme si on se promenait. Mais chaque fois que j'ai voulu l'essayer, je me suis embrouillé dans toutes ces figures. Je cogne les autres danseurs, je marche sur les robes, parce que je ne sais jamais quand il faut traverser.

Eh bien, comme je vous l'ai dit, tout vieux que je suis j'aimerais l'apprendre. Mon beau-frère avec qui j'en parlais hier m'a dit qu'on trouvait à Lausanne des livres qui disent comment il faut le danser, et que c'est très facile à apprendre. Alors comme je suis votre abonné depuis plus de quinze ans, je vous prie de m'en acheter un, que vous pourrez m'envoyer en remboursement.

Veuillez, monsieur, recevoir mes sincères salutations.

(*Signature.*)

Au lieu d'envoyer à notre abonné le livre qu'il demande, nous allons tout simplement lui expliquer en quelques lignes la manière de danser le quadrille. D'autres personnes seront peut-être bien aise de se remémorer un peu cette danse, toujours de mode, toujours gracieuse, et qui s'exécute, en effet, à tous les âges, sans trop de fatigue.

QUADRILLE

Le quadrille se compose de cinq figures : le *Pantalon*, l'*Eté*, la *Poule*, la *Pastourelle* et la *Finale*.

LE PANTALON

1° *Chaîne anglaise et balancé.* — Les dames se placent à droite des cavaliers. Salut et révérence. Deux cavaliers et deux dames, se faisant vis-à-vis, s'avancent, un couple vers l'autre, en se donnant la main, qu'ils se quittent au moment de traverser, et qu'ils se reprennent en se rejoignant. Puis les deux couples reviennent chacun à sa place de la même manière. Balancé et tours de mains.

2° *Chaîne des dames.* — Les deux dames qui se font vis-à-vis font la chaîne des dames en se donnant la main droite en passant Elles donnent ensuite la main gauche aux cavaliers qui restent à leurs places. Chaque cavalier, au moment où sa danseuse commence la chaîne, se porte à droite pour offrir sa main gauche à la dame qui vient remplacer sa danseuse, puis quitte la main de la dame et offre la main à sa danseuse, qui revient prendre sa place.

3° *Promenade et demi-chaîne anglaise.* — Chacun des danseurs des deux couples donne la main gauche à sa dame et traverse en obliquant à droite. Pour retourner à leur place primitive, les deux couples se quittent la main, et exécutent une demi-chaîne anglaise.

L'ÉTÉ

Un cavalier et la dame qui lui fait vis-à-vis marchent deux fois en avant et en arrière, la première fois en obliquant à droite, la seconde fois en obliquant à gauche, ce qui constitue deux avant-deux. Ils traversent ensuite, font encore un avant-deux, puis traversent pour reprendre leur place. Tour de mains.

LA POULE

Un cavalier et la dame qui lui fait vis-à-vis s'avancent l'un au-devant de l'autre; ils se donnent la main droite et font un tour au milieu. Le cavalier présente alors la main gauche à sa dame; la dame de son vis-à-vis donne également la main gauche à son cavalier. Les deux couples se trouvent ainsi placés en ligne, les dames d'un côté, les messieurs de l'autre, se faisant face. Ils balancent, puis chaque couple va prendre la place de son vis-à-vis.